

veille à varier les mots suivant qu'ils expriment l'action ou le résultat de l'action. Elle se ploie facilement au style de la conversation, ainsi qu'aux formules de l'étiquette la plus cérémonieuse : chez elle les nuances de politesse et de soumission sont presque infinies. Plusieurs causes contribuent à l'excessive longueur de ses mots : l'une des plus fréquentes se trouve dans la manière dont se forme le pluriel, ce qui a lieu par le redoublement de la première syllabe et l'adjonction de la terminaison *tin*. Quelquefois la reduplication se fait au milieu du mot. Cette faculté de composer des mots avait en botanique et en zoologie d'heureuses applications. Elle permettait d'indiquer tout à la fois le nom, le genre, la qualité et l'emploi du sujet, même ses mœurs et ses habitudes. En géographie, chaque nom de lieu annonçait aussi sa situation, sa nature et le trait le plus caractéristique de son histoire (\*).

Clavigero fait un pompeux éloge des talents oratoires et du génie poétique des Aztèques. On accoutumait de bonne heure les jeunes gens destinés aux ambassades à débiter de longues harangues sur les matières politiques. Ces harangues avaient des formes et des tournures obligées, et un certain style officiel dont il ne fallait pas s'écarter. Comme dans l'ancien Mexique, les procès se jugeaient sommairement et sur pièces, l'art de bien parler était fort inutile aux plaideurs. Les poètes, très-nombreux et plus honorés à Tezcucoc qu'à Tenochtitlan, s'exerçaient sur des sujets religieux et guerriers. Ils chantaient les merveilles des cieux et de la terre, les devoirs des hommes dans les diverses conditions de la vie, et la gloire des rois et des vainqueurs. Les prêtres surtout étaient en première ligne parmi les poètes; ils obligeaient les élèves des séminaires à réciter leurs vers. Ce qu'on nous raconte du théâtre

(\*) C'est ce qu'on peut voir dans cette peinture de la migration des Aztèques dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de nous occuper.

des Aztèques n'est pas de nature à nous en donner une très-haute idée. Leurs drames n'étaient que la représentation la plus matérielle de la nature la plus grossière. Ils se plaisaient surtout au spectacle des infirmités humaines, à ces misérables farces où l'on voyait comme acteurs des aveugles qui allaient se heurter contre des sourds, des sourds qui leur répondaient tout de travers, des boiteux qui se traînaient sur les mains en criant, des bossus qui se courbaient pour se rendre plus contrefaits, des nains qui marchaient sur la pointe des pieds en grimaçant. Tous ces malheureux faisaient assaut de turlupinades en plein air, sur des terrasses carrées, fort hautes, placées dans le voisinage des temples ou dans les marchés. D'autres acteurs sur le même théâtre se montraient travestis en ours, en singes, en escarbots, en crapauds, en jaguars, en crocodiles, en lézards, en serpents; avec de pareils interlocuteurs, on doit juger de l'esprit du dialogue. Mais il nous reste à considérer l'intelligence mexicaine sous un plus noble aspect.

Héritiers de la civilisation de ce peuple inconnu, qu'ils nommaient Toltèques, les Mexicains étaient parvenus à des connaissances astronomiques assez étendues, surtout pour une nation encore barbare trois siècles avant la conquête, et qui traîna longtemps une vie d'esclaves et de pauvres pêcheurs. Mais cette astronomie, loin d'avoir les mêmes applications que chez les peuples civilisés du vieux continent, ne servait uniquement, chez les Aztèques, qu'aux usages de la vie civile et à l'exercice du culte religieux. Il est probable que leur division du temps était celle, ou à peu près celle de l'ancien Anahuac; elle réglait l'ordre de leurs deux calendriers, le civil ou solaire, dont le nom signifiait littéralement *compte du soleil*, et le lunaire appelé *compte de la lune*.

L'année solaire se composait de trois cent soixante-cinq jours, divisés en dix-huit mois de vingt jours, plus cinq jours complémentaires ajoutés au dernier mois, et nommés *nemontemi*.

c'est-à-dire, vides ou inutiles. Les enfants nés pendant ces jours néfastes étaient menacés d'un mauvais destin; on croyait que le bonheur n'était pas fait pour eux.

L'année était représentée dans leurs peintures par un cercle au centre duquel on voyait une figure indiquant la lune éclairée par le soleil, et tout autour les emblèmes des dix-huit mois rangés dans l'ordre du calendrier. Chacun de ces mois était divisé en quatre périodes de cinq jours. Treize années formaient un cycle (*tlalpilli*), analogue à l'indiction romaine; quatre *tlalpilli* une période de cinquante-deux ans (*xihmolpilli*, ligature), indiquée hiéroglyphiquement par un paquet de roseaux liés d'un ruban. Deux périodes de cinquante-deux ans composaient un *huehuetiliztli* (*vieillesse*), ou siècle de cent quatre ans qui n'avait point d'hiéroglyphe. L'année civile des Aztèques finissait au solstice d'hiver, à cette époque où le soleil, pour me servir de l'expression naïve des premiers moines espagnols, recommence son ouvrage. Au lieu d'ajouter, comme nous, un jour tous les quatre ans, les Aztèques intercalaient treize jours tous les cinquante-deux ans. C'est à l'aide de cet artifice qu'ils parvenaient à faire concorder leur calendrier avec la marche du soleil. Cette intercalation de treize jours donnait lieu à la grande fête séculaire décrite par tous les historiens de la conquête, et dont nous avons rappelé les principales cérémonies (\*).

(\*) Les Aztèques réunissaient, dans ce qu'ils appelaient des *roues* de demi-siècle (*xihmolpilli*), la série des hiéroglyphes qui indiquent le cycle de cinquante-deux ans. Un serpent roulé se mordant la queue entoure la roue, et désigne par quatre nœuds ces quatre *indictions* ou *tlalpilli*. Dans cette roue de cinquante-deux ans, la tête du serpent annonce le commencement du cycle. Il n'en est point ainsi dans la roue de l'année: le serpent n'y entoure pas les dix-huit hiéroglyphes des mois, et rien n'y caractérise le premier mois de l'année. Les années étaient distinguées par les noms de *tochtli* (lapin), *acatl* (canne, ou roseau),

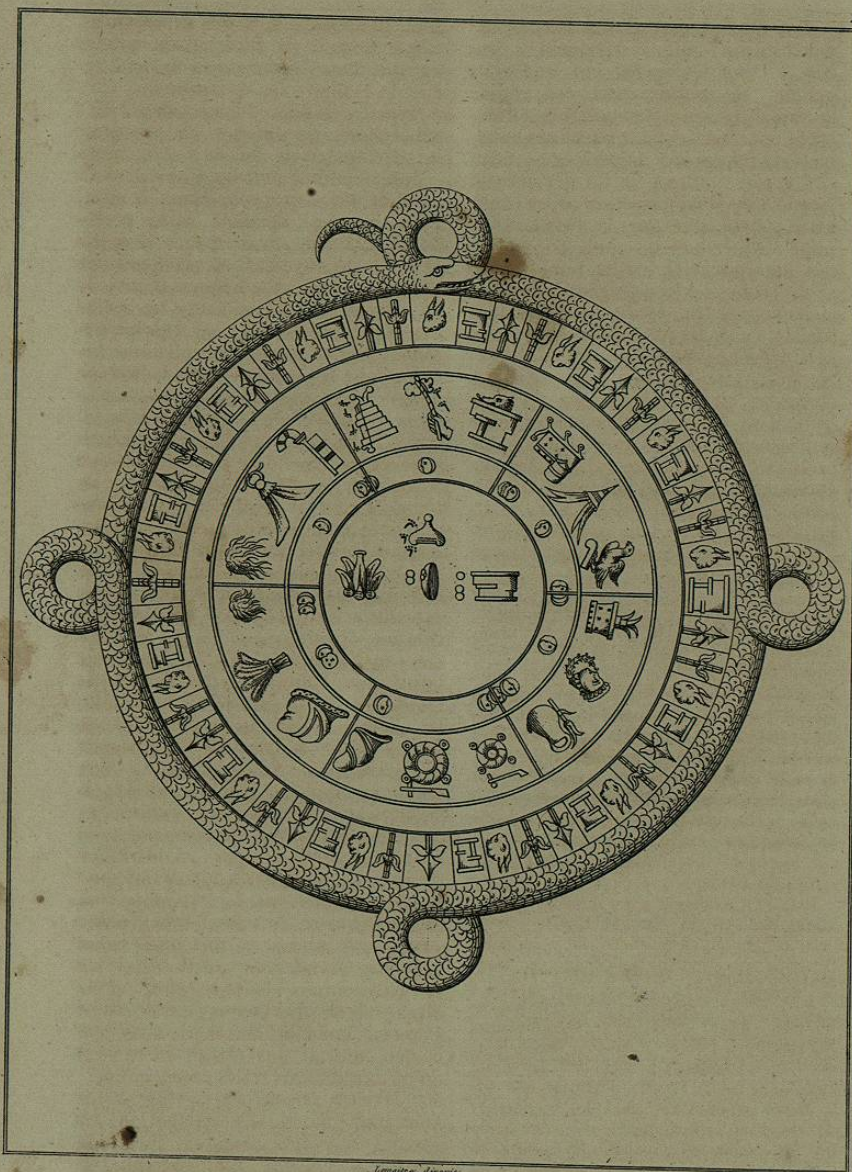
Le commencement de l'année variait entre le 9 et le 28 janvier. Le jour civil se comptait à partir du lever du soleil; il était divisé en huit intervalles, dont quatre déterminés par le lever, le coucher et les deux passages de l'astre par le méridien. Un cercle divisé en quatre parties indiquait l'hiéroglyphe du jour; les heures devaient être généralement inégales, comme les heures planétaires des Juifs.

Les époques du jour et de la nuit qui correspondent à peu près à nos heures, 3, 9, 15 et 21, temps astronomique, n'avaient pas de nom particulier; pour les désigner, les Mexicains montraient, comme le font nos laborieux, le point du ciel auquel serait placé le soleil en suivant sa course de l'orient à l'occident, et le geste qu'ils faisaient était accompagné de ces mots remarquables: *Iz teoll*, là sera Dieu; locution qui rappelle l'époque heureuse où les Aztèques ne connaissaient encore d'autre divinité que le soleil, et n'avaient point de culte sanguinaire.

Quant au calendrier rituel, c'était uniquement le tableau chronologique des fêtes, le manuel ecclésiastique de la célébration du culte. On en trouve des traces dans presque toutes les peintures hiéroglyphiques. Il présente une série uniforme de petites périodes de treize jours, nombre qui offrait dans ses multiples les moyens de maintenir assez bien la concordance entre les deux almanachs civil et religieux (\*).

*tecpall* (silex, ou caillou), et *calli* (maison).

(\*) On trouve dans Gomara, Valdés, d'Acosta et Torquemada, des notions vagues et souvent contradictoires sur les différents calendriers en usage chez les Aztèques. Torquemada, qui passa cinquante ans de sa vie parmi les Indiens, a transmis dans sa *Monarchia indiana* des faits précieux; on doit regretter que son ignorance et sa superstitieuse crédulité ne lui aient pas permis de les soumettre à une critique sévère. Il s'est servi des manuscrits de trois



Enluminé par M. de la Roche.

Année Mexicaine.

Ces applications d'une science astronomique comparativement avancée, et tous les autres faits que nous venons de réunir dans ce rapide aperçu de l'ancien Mexique, nous montrent son état social, matériel et intellectuel infiniment supérieur à celui des autres nations de l'Amérique du Nord. Le Mexique était alors pour cette partie, ce que le Pérou était pour l'Amérique du Sud. Toutefois, qui jugerait cette civilisation par les seuls récits des conquérants, des anciens voyageurs, et des premiers historiens, s'en ferait certainement une idée exagérée, et tomberait dans d'étranges méprises. Les noms les plus pompeux, les comparaisons les plus brillantes, les éloges les plus absolus se pressent en foule sous la plume des premiers observateurs, et s'appliquent, faute d'une appréciation raisonnée, à des monuments, à des institutions, à des réglemens d'administration, à des produits artistiques

fort au-dessous de telles expressions. C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue dans l'examen des anciens récits de l'empire de Moctezuma. L'heure fatale, l'heure des luttes acharnées, va bientôt sonner pour lui. Un quart de siècle s'était alors écoulé depuis le jour où Colomb avait conduit les Européens dans le nouveau monde. Pendant cette période, les Antilles avaient été successivement découvertes et occupées par les Espagnols, et quelques points de la terre ferme visités. Entre toutes les îles conquises, Cuba, par son importance, par sa position occidentale, attirait tous les yeux de cette multitude d'hommes venus des Espagnes en quête de la fortune et de la gloire. Cette colonie florissait sous l'administration sage et paternelle de ce même Diego Velasquez qui l'avait soumise. En ce temps s'y trouvaient réunis plusieurs officiers, anciens compagnons de Pedro Arrias Davila, venus du Darien à la suite des événements qui en troublaient le repos. Ils résolurent de tenter une expédition de découvertes, car l'inaction ne pouvait convenir à des aventuriers aussi entreprenants. Ils proposèrent à Francisco Hernandez de Cordova (de Cordoue) de se mettre à leur tête. Ce riche hidalgo accepta et fit une bonne partie des frais de l'armement. Trois bâtimens furent achetés : deux par la réunion des associés, et le troisième par le gouverneur Velasquez, qui, non content d'autoriser une telle entreprise, voulut encore y contribuer de ses propres fonds. La flotte avait pour premier pilote Antonio Alaminos ou Alaminos, natif de Palos, habile navigateur qui avait servi fort jeune sous Colomb. On mit à la voile le 8 février 1517. Alaminos n'eut pas plutôt doublé le cap Saint-Antoine qu'il fit route à l'ouest, confiant dans la parole de son ancien amiral, que c'était de ce côté qu'on devait trouver des terres nouvelles. Il avait raison. Après vingt et un jours d'une dangereuse navigation, on aperçut la pointe orientale de la péninsule de Yucatan, dont Colomb s'était autrefois approché, et dont il ne

religieux franciscains, Bernard de Sahagun, Andres de Olmos, et Torribio de Benavente, tous trois contemporains de la conquête. Mais ce qui, plus que tous leurs ouvrages, a contribué à jeter un nouveau jour sur les connaissances astronomiques des Aztèques, c'est la découverte de ce monument dont nous avons fait mention, pag. 49, de cette pierre énorme de porphyre trapézien, gris, noirâtre, de douze pieds de diamètre, pesant 24,400 kilogrammes, chargée de caractères relatifs aux fêtes religieuses et aux jours dans lesquels le soleil passe par le zénith de Mexico.

Elle fut trouvée en 1790 dans les fondemens de l'ancien téocalli. Elle a servi à éclairer des points douteux, et à rappeler l'attention des indigènes instruits sur le calendrier mexicain.

Pour se faire une idée précise de ce calendrier, il faut consulter le Mémoire que M. Gamba a publié à Mexico sur l'almanach des Aztèques et la série de leurs mois, et le beau travail de M. de Humboldt sur le même sujet. C'est dans les recherches de ces deux savants qu'on trouvera nombre de détails curieux que la nature de cette histoire nous a forcés d'abréger ou de supprimer.

s'était écarté que sur une fausse indication. Cette pointe de terre reçut alors le nom de Cabo de Catoche, et depuis elle a été connue sous celui de la Puerta de las Duenas; ce fut le commencement de la découverte de la Nouvelle-Espagne. Devant nous, dit Bernal Diaz, se montrait à deux lieues de la côte une ville plus considérable qu'aucune des villes de Cuba, et qui fut appelée le *Grand Caire*. Cinq canots faits d'un seul tronc d'arbre et remplis d'Indiens vinrent à bord; ils y montèrent sans crainte; ils étaient habillés d'étoffes de coton; ils avaient de plus que ceux de Cuba, qui vont assez généralement nus, le sentiment de la décence. Leur chef se présenta le lendemain avec douze canots; il invita le commandant à venir à terre; ce qu'on fit avec toutes les précautions convenables. Mais l'astuce des Indiens triompha de la prudence des Espagnols: ceux-ci furent attirés dans une embuscade au milieu des bois. Quelques volées de flèches blessèrent quinze des leurs, et sans leur mousqueterie ils se seraient fort mal tirés de cette rencontre. Les Indiens étaient braves et bien armés de lances, d'arcs, de boucliers et d'une espèce d'épée garnie de pierres tranchantes ou plutôt de couteaux de pierre; ils portaient d'épaisses cuirasses de coton semblables à une camisole d'étoffe ouatée; leurs têtes étaient ornées de plumes; ils se battaient bien et en bon ordre. Non loin de ce champ de bataille s'élevaient quelques édifices en maçonnerie, dont les pierres étaient liées par un mortier de chaux. Ces édifices semblaient avoir une destination religieuse: on y voyait un grand nombre d'idoles en terre cuite, qui toutes avaient quelque chose de monstrueux. Deux Indiens furent faits prisonniers et baptisés sous les noms de Julien et de Melchior. On s'en servit par la suite comme interprètes.

En quittant ce fâcheux rivage, nous voyons Hernandez longer la côte, découvrir Campêche et mouiller ensuite près d'un village du nom de Pontonchan. Encore aux prises avec les Indiens, qui lui tuent quarante-sept

hommes, il est forcé de brûler un de ses bâtiments, faute de gens pour le manœuvrer. Nous le voyons ensuite se diriger sur les côtes de la Floride et toujours attaqué par les naturels, rentrer au port de Caraénas à la Havane, et y mourir dix jours après son arrivée.

Cette expédition qui coûta la vie à cinquante six Castillans devait avoir d'importants résultats; elle faisait connaître une terre nouvelle à l'ouest de Cuba habitée par des hommes mieux vêtus, mieux armés, plus braves que ceux des îles occupées jusqu'alors. Tout faisait présumer qu'ils appartenaient à une nation plus civilisée, ayant un culte public, des temples, des prêtres et une organisation régulière. On supposait aussi de grandes richesses dans cette nouvelle contrée, et cela seul suffisait pour en poursuivre la découverte. Velasquez l'avait à cœur; elle devait lui procurer honneur, fortune et puissance. Il fit armer trois navires et un brigantin montés par deux cent cinquante Espagnols et quelques Indiens de Cuba. Jean de Grijalva en eut le commandement, et la direction en fut confiée au même Alaminas, ce pilote de Hernandez, dépositaire des bonnes traditions du grand Colomb. On suivit d'abord la route déjà faite; on se dirigea sur le Yucatan. L'île de Cozumel ou Cozumil, qui n'en est éloignée que de quelques milles, fut abordée. Tous les habitants s'enfuirent, à l'exception de deux vieillards qui furent trouvés cachés dans un champ de maïs. Huit jours après cette découverte, l'escadre se trouva en vue de Pontonchan, sur le côté opposé de la péninsule. Le désir de venger la mort de ses compatriotes massacrés ici, lors du voyage de Hernandez, et le besoin de répandre la terreur du nom espagnol parmi les peuples de ces contrées, déterminèrent Grijalva à débarquer tout son monde. L'attaque des Indiens fut repoussée, et la ville occupée par les Espagnols, qui purent se convaincre qu'ils trouveraient, dans les habitants de ce pays, des ennemis plus redoutables que ceux qu'ils avaient

rencontrés dans les îles. En quittant Pontonchan ils continuèrent leur route vers l'ouest, se tenant aussi près de la côte qu'il était possible. Ils avaient devant les yeux des villages aux maisons de pierres blanches et élevées, des champs cultivés, et les paysages les plus riches et les plus variés; ils ne se lassaient pas d'admirer un tel spectacle. Grijalva vit aussi dans le voisinage de Boca de Terminos, des temples remplis d'idoles à figures de femme, de serpent, de biche et de lapin. A l'embouchure de la rivière Tabasco, à laquelle les Castillans donnèrent le nom de leur général, les Indiens se montrèrent encore hostiles. Ils se disposaient même à s'opposer au débarquement de Grijalva et des siens, lorsque celui-ci leur fit porter des paroles de paix, en les invitant à lui fournir des provisions, et à se soumettre à son roi. Les Indiens, en gens sages, répondirent qu'ils étaient prêts à entrer en commerce d'échange avec les Espagnols, mais qu'ayant un roi, ce qui était bien suffisant, ils n'étaient nullement disposés à s'en donner un second. On n'oublia pas de prévenir Grijalva que seize mille hommes armés étaient là, tous prêts à appuyer cette explication, et à le combattre s'il tentait de leur imposer un nouveau maître par la force. Comme le chef espagnol se montra fort satisfait de cette réponse, le cacique indien lui fit une belle réception. On lui apporta des vivres en abondance, du pain de maïs, du poisson, du gibier; on brûla devant lui de la gomme copal sur des charbons ardents, dans un petit réchaud d'argile; on étendit à terre des pièces de coton et des manteaux de même étoffe, pour qu'il pût se reposer à l'aise lui et ses officiers. Enfin le cacique lui fit présent de petits morceaux d'or taillés en forme d'oiseaux, de lézards, de poissons, et trois colliers à petits grains du même métal, et, comme il demandait d'où venait cet or, on lui répondit *culua, culua*, mots dont les Espagnols ne comprirent pas alors la signification. Cependant la crainte des mau-

vais vents sur une rade ouverte hâta leur départ. Ils reconnurent successivement l'île Agualunco qu'ils nommèrent la Rembla, et les rivières Tonalá et Guazacualco; ils aperçurent la Sierra-Nevada, ces hauteurs couvertes de neige, spectacle nouveau dans ces chaudes contrées. Alvarado, l'un des capitaines de la flotte, découvrit la Papaloava, connue depuis sous le nom de rivière Alvarado, et ils arrivèrent enfin à l'embouchure d'un autre fleuve, le Rio-Banderas, ou de Vanderas dans la province de Guaxaca, où ils virent déployées pour la première fois les bannières blanches de Moctezuma. C'est là qu'ils entendirent parler de Péten-due de son empire qui leur était inconnu, de sa puissance et de ses richesses, dont ils ne soupçonnaient pas l'existence. Ce monarque, dit Bernal Diaz, avait eu connaissance de l'expédition de Cordova et du combat de Pontonchan, au moyen de peintures tracées sur des morceaux d'étoffe de coton.

Il savait aussi notre arrivée, et il avait ordonné à ses officiers de nous fournir de l'or contre des grains de verre et quelques articles de quincaillerie dont il faisait cas, et surtout de prendre sur nos personnes, sur nos forces, sur le but de notre voyage, tous les renseignements possibles. Il agissait ainsi sous la fâcheuse influence de cette ancienne prophétie relative à l'arrivée d'hommes blancs et barbus, sortis des contrées où le soleil se lève. Nous fûmes donc invités à descendre à terre, et le capitaine Montejo, qui reçut l'ordre de débarquer avec dix-neuf hommes, fut parfaitement accueilli par le gouverneur de la province. Celui-ci, au milieu d'un cortège d'officiers et de domestiques portant des provisions, était assis sur une natte à l'ombre de quelques arbres. Nous fûmes invités par signes à en faire autant, car malheureusement nos deux Indiens du Yucatan ne savaient pas le mexicain. Grijalva, instruit de cette honorable réception, débarqua avec tout son monde, et son grade étant connu, il devint l'objet des plus grands

égards; il répondit à cette courtoisie en distribuant de ces babioles d'Europe tellement prisées par les naturels, qu'il reçut en échange plusieurs objets en or très-bien travaillés d'une valeur de quinze mille écus. Il prit possession de ce beau pays pour Charles-Quint et, lui donna le nom de Nouvelle-Espagne. Les Espagnols le quittaient à regret, ils pressaient Grijalva d'y former un établissement; mais lui, trop scrupuleux observateur des défenses de Velasquez, se crut obligé de vaincre ses propres désirs, de repousser les vœux de ses compagnons de voyage, et de céder à ce qu'il croyait des ordres absolus. Il remit à la voile, continuant de marcher à l'ouest et s'éloignant peu du continent. Il reconnut deux petites îles, et en vit une troisième, Isla de los Sacrificios, qui lui parut peuplée. Ici les Espagnols eurent pour la première fois sous les yeux l'horrible spectacle de victimes humaines, que la barbare superstition des naturels offrait à leurs dieux. Cinq cadavres d'hommes qui semblaient égorgés de la veille gisaient sur une espèce d'autel assez élevé, ouvert de toutes parts et auquel on montait par une suite de degrés. Cette construction, qui ne ressemblait point aux temples du Yucatan, était celle des téocalli mexicains. Les Espagnols retrouvèrent encore les mêmes édifices, les mêmes idoles et les mêmes sacrifices dans l'île de Saint-Jean d'Ulloa ou d'Ulloa où ils abordèrent ensuite. Ils y obtinrent des renseignements nouveaux sur le continent américain qui s'étendait devant eux, sur le Mexique, sur son gouvernement, sur son culte; ils virent la hideuse image d'une des principales divinités mexicaines. Quatre prêtres en manteaux noirs semblables aux habits des dominicains, dit Bernal Diaz, vinrent au-devant d'eux, et leur offrirent l'encens de copal à leur entrée dans le temple, où deux jeunes garçons venaient d'être immolés. Grijalva, pressé de nouveau de s'assurer la possession de ces contrées autrement que par une vaine cérémonie, voulait avoir de

nouvelles instructions, et obtenir un renfort et des vivres dont il avait grand besoin, et sans lesquels il ne pouvait songer à aucune espèce de colonisation. Il dépêcha Alvarado à Velasquez pour instruire le gouverneur de sa situation, pour lui demander ses ordres, pour lui faire le récit du voyage, et lui offrir l'or et les curiosités qu'on avait recueillies. Velasquez dans le même temps envoyait Olid, un de ses officiers, à la recherche de Grijalva dont il était fort inquiet; Olid et Alvarado arrivèrent ensemble à Cuba, le premier n'ayant pu dépasser les côtes du Yucatan, le second empressé d'annoncer d'importantes découvertes. La colère de Velasquez fut grande lorsqu'il apprit qu'aucun établissement n'avait été commencé. Il avait bien défendu toute entreprise de ce genre dans la crainte de se brouiller avec l'audience royale de Saint-Domingue, mais il se flattait que sa position serait devinée, et que Grijalva prendrait sur lui la responsabilité d'une désobéissance que le succès devait absoudre. Pendant qu'il accusait d'ineptie ce loyal officier, lui ne cessait de le servir avec fidélité. Bien que ses équipages fussent affaiblis et découragés, il continuait d'explorer les côtes de l'empire mexicain; il découvrait les montagnes de Tustla et de Tuspan; il arrivait sur la côte de Panuco couverte de villes peuplées; partout il observait avec soin et réunissait de nombreux et utiles documents sur ces pays nouveaux; il employait tout son courage et toutes ses forces à repousser les attaques des Indiens, et n'abandonna son exploration qu'au moment où, manquant de vivres et d'hommes pour la manœuvre, son pilote Alaminas lui déclara qu'il ne pouvait plus tenir la mer. Il fit voile pour le port de Santiago où il arriva le 15 novembre 1518.

Ce voyage, le plus long et le plus heureux que les Espagnols eussent encore entrepris dans le nouveau monde, fut aussi le plus utile en grands résultats. Il prouva que le Yucatan n'é-

tait point une île comme on le croyait jusqu'alors; il donna sur une longue étendue de côtes dépendantes du Mexique des détails précis et entièrement nouveaux; il révéla non-seulement l'existence de ce vaste empire, mais il fournit encore une partie des renseignements qui devaient en faciliter la conquête. Enchanté d'un succès qui dépassait ses espérances, Velasquez se hâta d'en faire porter la nouvelle à l'île espagnole aux pères Hieronimites, par Juan de Salcedo, et d'envoyer en Espagne son aumônier Benito Martin, avec mission de solliciter de nouveaux pouvoirs pour de nouvelles entreprises, et même pour la conquête de cette grande contrée mexicaine; il n'oubliait pas ses intérêts personnels dans l'hypothèse d'un événement qu'il regardait comme infaillible. Ses demandes lui furent accordées. Toutefois, sans attendre le retour de son envoyé, il s'occupa de l'armement nécessaire pour une si grande expédition. Grijalva semblait tout naturellement désigné pour la commander; les soldats le désiraient; mais Velasquez ne lui pardonnait pas de l'avoir mal compris; il repoussait les services du seul homme assez désintéressé pour lui faire le sacrifice de sa gloire; et cependant il demandait un militaire qui possédât toutes les vertus des conquérants sans en avoir l'ambition. Cherchant ce miracle de modestie et de courage, il s'adressa à Balthazar Bermudez qui le refusa. Trois de ses parents du nom de Velasquez en firent autant. Un homme qu'il connaissait bien, lui fut alors proposé et vivement recommandé par Amador de Lares, trésorier royal de Cuba, et Andrés de Duero son secrétaire; cet homme se nommait Hernan Cortès (\*).

(\* Bernal Diaz prétend que Lares et Duero étaient convenus avec Cortès que, s'ils lui procuraient par leur crédit le commandement en chef, ils diviseraient entre eux, par égale portion, la part qui reviendrait au général, soit dans le butin, soit dans l'or, l'argent et les marchandises qu'on

Cortès, l'un des derniers héros de l'Espagne, naquit à Medellin, petite ville de l'Estramadoure, dans l'année 1485. Son père, don Martin Cortès de Monroy, gentilhomme sans fortune, le destinait à l'étude des lois. Envoyé à quatorze ans à l'université de Salamanque, il s'y montra vif, spirituel, mais inappliqué, mais repoussant le joug de toute discipline. Bientôt dégoûté de la vie académique, de cette vie sans action, il revint sous le toit paternel, où nous le retrouvons passant ses jours à la chasse, montant à cheval, cédant à l'ardeur de son tempérament, et livré dès les premières années de sa jeunesse à des intrigues d'amour, intrigues qui se renouvelaient souvent dans le cours de sa vie. La carrière des armes était la seule pour laquelle il se sentit de l'inclination. L'Espagne était alors toute belliqueuse, toute chevaleresque. Elle venait d'anéantir la puissance des Maures; le drapeau de l'islamisme ne flottait plus sur les remparts de ses villes, et le sien, aux mains de Gonzalve de Cordoue, se montrait avec honneur en Italie. Ce fut dans l'armée du grand capitaine que le jeune Cortès obtint la permission de servir comme volontaire; il allait s'y rendre, lorsqu'une grave maladie le retint chez son père. Cette circonstance, qu'il regardait comme un malheur irréparable, devint la source de sa fortune: il eut eu trop à faire en Italie pour s'avancer au milieu de toutes les renommées militaires qui se pressaient autour de Gonzalve, la plus haute de toutes. Un autre champ de bataille, le nouveau monde, que Colomb venait de donner à l'Espagne, s'offrait à lui comme un théâtre de gloire et de fortune d'un accès plus facile. Il y trouvait d'ailleurs un protecteur plein de bienveillance, Nicolas de Ovando, son parent, gouverneur de Santo-Domingo. Il se rendit près de lui. Reçu

obtiendrait des Indiens. Le même historien assure qu'il ne s'agissait point de colonisation dans la commission qu'on s'engageait de remettre à Cortès.

comme un fils et placé dans un poste lucratif, il semble que l'ambition de Cortès devait être satisfaite; mais les génies de cette trempe ont leur place marquée par la Providence dans les affaires du monde, et rien ne peut déranger leur mission. Cortès se trouvait mal à l'aise dans un repos sans gloire; il saisit la première occasion d'en sortir. Il se fit inscrire sur la liste des hardis aventuriers qui devaient accompagner Ojeda, et il allait partir pour la désastreuse expédition de Darien, lorsqu'une maladie, qui semblait encore une nouvelle faveur de la fortune, le retint à Santo-Domingo. Il n'en sortit que pour accompagner, en 1511, Diego Velasquez dans son expédition de Cuba. Il s'y distingua tellement que, malgré quelques disputes violentes avec ce chef, il en obtint une ample concession de terres et d'Indiens, sorte de récompense, comme le remarque Gomara, qu'on accordait volontiers aux aventuriers du nouveau monde, qui s'étaient distingués par des actions d'éclat. Cortès avait épousé la sœur d'un gentilhomme de Cuba nommée Catherine Suarez, qu'il aimait éperdument; il en avait un fils dont Velasquez fut le parrain. Cortès reçut encore à cette occasion de nouvelles grâces du gouverneur. Il serait même devenu très-riche sans son goût pour la dépense, pour le luxe, pour la représentation, goût que sa femme partageait avec lui. Il exerçait la charge d'alcade dans la capitale de l'île, lorsque ses amis proposèrent de le mettre à la tête de l'expédition.

Bien qu'il n'eût point encore commandé en chef, sa réputation de brave entre les braves, de politique adroit, d'administrateur habile, toutes qualités dont il avait fait preuve en diverses occasions, donnaient les plus grandes espérances. On le regardait comme un homme capable de grandes choses. Cette fougue de jeunesse qui l'avait tant de fois entraîné dans de périlleux écarts n'était plus qu'une infatigable activité dirigée vers d'utiles occupations. L'impétuosité de son ca-

ractère s'était changée dans la mâle franchise d'un soldat; il savait l'art de rallier toutes les volontés à la sienne, de conquérir le suffrage de ses rivaux, de gagner la confiance et de gouverner l'esprit des hommes. La nature ne lui avait rien refusé de ce qui les séduit: des dispositions généreuses; une libéralité grande et calculée, une discrétion à toute épreuve, une conversation toujours mesurée, et jamais offensante, une parole prompte, rapide, électrique, une tournure agréable, une taille élégante, des manières distinguées, un regard vif et brillant, une adresse extraordinaire dans les exercices militaires, avec une constitution capable de soutenir les plus grandes fatigues.

Toutes ces brillantes qualités séduisirent moins Velasquez que l'idée qu'il se faisait de la position de Cortès; il crut qu'elles ne lui permettraient jamais d'aspirer à l'indépendance, ce qui fait supposer que Cortès possédait, au nombre de ses talents politiques, l'art de dissimuler à tous les yeux son excessive ambition et ses grands projets de conquête.

A peine sa nomination fut-elle connue, que les mécontents mirent tout en œuvre pour la faire rapporter. Un certain Cervantes, au service de Velasquez, espèce de fou ou de bouffon, fut d'abord l'instrument qu'ils employèrent. On dit qu'un jour de réception, le gouverneur ayant mis Cortès à sa droite, le bouffon s'écria: « Grande joie pour mon maître Diego. Ah! le beau capitaine que voilà! comme il perdra sa flotte. » Une autre fois, le même fou, voyant Velasquez et Cortès se promener ensemble, revint encore sur la même idée, et se mit à dire tout haut: « Notre gouverneur a vraiment fait un beau choix. Il lui faudra bientôt une autre flotte pour courir après celle-ci. » « Entendez-vous cet homme? demanda Velasquez. — C'est un fou, répondit Cortès, laissons-le parler. » La prédiction du fou s'accomplit de point en point.

Cependant Cortès ne perdait pas un moment; il ne fut pas plutôt com-

missionné, que l'on vit sa bannière flotter à sa porte, et qu'il fit faire un appel à son de trompe aux hommes de bonne volonté. Telle était la confiance qu'on avait en lui, que tout ce que l'île renfermait de gens de cœur, de gens aventureux, d'officiers déjà vieux à la guerre, de jeunes militaires désireux de se faire un nom et une fortune, vint se mettre à ses ordres. Lui recherchait surtout les anciens compagnons de Grijalva, qu'il eut le bonheur de réunir presque tous. Il engagea ses terres et ses Indiens pour subvenir aux frais de l'expédition, et il en pressait les préparatifs comme un homme qui savait ce qu'il avait à craindre de l'activité de ses ennemis et des caprices de Velasquez.

Il ne se trompait pas. Son zèle, son empressement à remplir sa mission tournèrent contre lui. En mettant sa bourse à la disposition d'officiers qui ne pouvaient s'équiper convenablement selon leur rang, en allant au-devant des besoins du soldat, en achetant de ses propres deniers des provisions et des munitions de guerre, il se vit accuser d'une libéralité intéressée, du projet de s'assurer un empire absolu sur ses troupes. De tels bruits répétés à Velasquez changèrent ses dispositions. Toutefois, il n'en laissa rien paraître à Cortès, et ces deux hommes se quittèrent avec toutes les apparences de la meilleure intelligence, ce qui montre des deux côtés le même talent de dissimulation. Cortès sortit de San-Iago de Cuba, le 18 novembre 1518. Il se rendit à la Trinidad, petit établissement sur la même côte, pour achever son armement; il y trouva des provisions et des renforts qui venaient fort à propos, car déjà la haine de Velasquez éclatait: il avait révoqué la commission de Cortès, il avait expédié secrètement l'ordre de l'arrêter; mais arrêter un général au milieu d'une armée toute disposée à le soutenir, n'est chose possible qu'avec des forces supérieures. Que pouvait tout seul un honnête corregidor? intimer l'ordre, prêcher l'obéissance, et laisser partir. C'est ce qui advint. Cortès, après

avoir réuni les volontaires qu'il attendait de divers points de l'île, après avoir reçu les suppléments de munitions dont il était assez mal pourvu, se rendit à la Havane pour lever encore des soldats et achever d'approvisionner sa flotte. La colère de Velasquez l'y poursuivit. L'implacable ennemi n'ayant plus rien à ménager, envoya par un homme de confiance, à Barba, son lieutenant, l'ordre formel de se saisir de Cortès, qu'il qualifiait de traître au roi, et de l'envoyer sous bonne garde à San-Iago, comme un criminel de lèse-majesté; invitant aussi tous les officiers à prêter main forte pour l'exécution de cette mesure, et les rendant responsables de leur désobéissance. A eux aussi s'adressa Cortès; il communiqua l'ordre de Velasquez aux troupes assemblées, il signala sa basse jalousie, et se remit entre leurs mains. Officiers et soldats, impatients de marcher vers les riches contrées dans lesquelles ils plaçaient toutes leurs espérances, eux qui avaient engagé leur fortune pour cette hasardeuse entreprise, indignés de la conduite du gouverneur, se répandirent en murmures; ils supplièrent le général de rester à leur tête, ils lui promirent obéissance entière, ils lui jurèrent de le suivre partout où il les conduirait, de verser tout leur sang pour sa défense, menaçant de mort ceux qui oseraient mettre en question son autorité et s'opposer à l'exécution de ses grands desseins.

Laissons Velasquez en proie à tous les remords, à tous les projets de vengeance d'une confiance trompée; laissons-le s'occupant des moyens d'arrêter Cortès au milieu de sa campagne en lui opposant une expédition rivale; ne quittons plus l'intrépide Espagnol et les braves qui marchent avec lui à la conquête du Mexique. On avait appris par Grijalva que les armées de ce pays étaient nombreuses et ne manquaient pas de courage. Est-ce donc une grande armée d'Europe, portée sur cent vaisseaux, qui va se mesurer avec une grande nation américaine? Non. Toute la flotte de Cortès, cette flotte

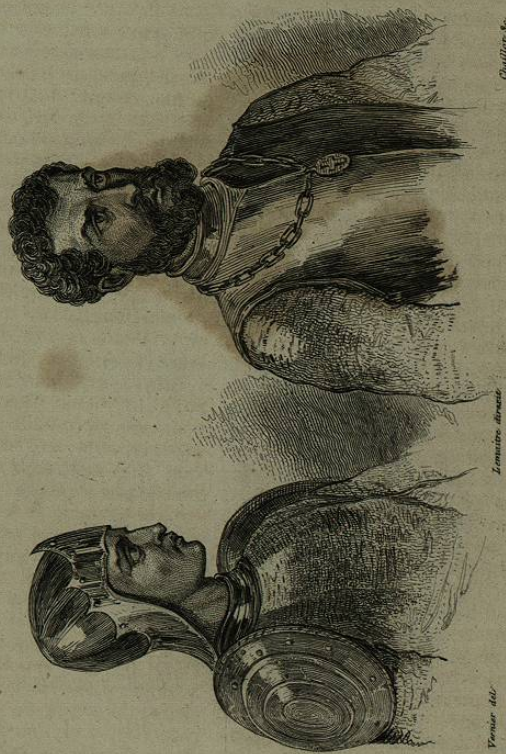
qui a épuisé toutes les ressources du gouverneur de Cuba, tous les capitains des aventuriers qui la montent, se compose de onze bâtiments, dont le plus grand, honoré du titre d'amiral, n'est que de cent tonneaux, comme un de nos petits caboteurs; trois sont de soixante-dix ou quatre-vingts tonneaux, et sept des barques non pontées. Cette flotte porte six cent dix-sept hommes, dont cinq cent huit soldats et cent neuf matelots et ouvriers, divisés en onze compagnies, selon le nombre des bâtiments, et chacune commandée par un capitaine qui l'est aussi de l'embarcation. Il n'y a dans ce petit nombre de combattants que treize soldats armés de mousquets, trente-deux d'arquebuses, et le reste d'épées et de piques. Au lieu des armes défensives en usage à cette époque dans notre Europe, et qui eussent embarrassé dans un pays chaud, les soldats de Cortès ne portent que des cottes d'armes de coton piqué, comme les naturels qu'ils vont combattre; cuirasses légères, suffisantes pour amortir le coup des flèches américaines. Seize chevaux sont toute la cavalerie; dix petites pièces de campagne et quatre fauconneaux, toute l'artillerie de cette petite armée.

Mais dans ce bataillon sacré sont les Sandoval, les Alvarado, les Morla, les Olid, les Lopez de Avila, les Pacheco, les Bernal Diaz, tous hommes d'armes, jeunes et vieux, éprouvés dans mille rencontres, tous dignes de leur chef, tous résolus de vaincre ou de mourir. Chacun de ces hommes peut défier des masses mexicaines, et se croit sûr de triompher du moment qu'il a tiré l'épée pour combattre. Au courage chevaleresque, à la soif de l'or, se mêle l'exaltation religieuse. Une grande croix est peinte sur leur étendard, et, comme sur le labanum de Constantin, on lit, au-dessous, ces mots prophétiques : *Suivons-la : avec ce signe nous vaincrons*. Les pieux aventuriers s'excitent à cette croisade en parlant entre eux de l'honneur de convertir les infidèles et du bonheur de les piller. Pillage et conversion,

trésors et indulgences, voilà ce qu'il leur faut; et ils partent pour cette grande et périlleuse entreprise, le cœur rempli de confiance dans la sainteté de leur cause, dans la force de leurs bras, dans la protection du ciel.

Cortès mit à la voile le 10 février 1518. La route de Grijalva fut suivie, et l'île de Cozumel abordée. Alvarado avait devancé la flotte de deux jours. Ses gens, à peine débarqués, étaient allés à la maraude; ils s'étaient emparés de quelques habitants, de bijoux de mauvais or, de provisions de bouche. Alvarado fut vertement réprimandé. La politique de Cortès se dessine tout d'abord. On voit qu'il cherche bien plus des auxiliaires que des ennemis, dans la guerre d'invasion qu'il médite. Conquérir le pays par l'habitant est le trait le plus saillant de sa tactique. Aussi le verrons-nous, malgré les antipathies religieuses, malgré son propre fanatisme, celui de son époque, attirer successivement à lui les alliés et les sujets de Moctezuma.

Cortès manquait d'un interprète; ici, dès le début de sa campagne, une heureuse circonstance lui procura cet indispensable moyen de communication. Il avait appris que, lors du voyage de Cordova, les Indiens des environs du cap Catoche prononçaient quelquefois le mot castillan; il lui vint en pensée qu'il s'agissait de quelques Espagnols leurs prisonniers. Des marchands de Cozumel le confirmèrent dans cette conjecture, en l'assurant que, peu de jours auparavant, ils avaient vu un de ces hommes blancs et lui avaient parlé. Cortès forma sur-le-champ le projet de délivrer ses compatriotes. Les marchands furent envoyés chargés de présents pour traiter de leur rançon, et deux petits bâtiments, portant une vingtaine de soldats commandés par Diego de Ordas, eurent ordre de croiser dans les eaux du cap Catoche pour le service de cette mission, qui partit avec une lettre de Cortès ainsi conçue : « Gentilshommes et frères, ici, à Cozumel, j'ai été informé que vous êtes prisonniers d'un cacique; je vous demande,



Caudan &amp;

Alvarado.

L'éditeur de la

Olid.

Fouquet del.

comme une faveur, de vous réunir à moi. Je vous envoie un bateau et des soldats avec tout ce qui est nécessaire pour votre rançon; mes gens ont ordre de vous attendre huit jours. Venez me trouver en toute hâte; vous recevrez de moi assistance et protection. Je suis ici avec onze vaisseaux et cinq cents soldats, et je me propose, avec l'aide de Dieu, de gagner Tabasco, Pontonchan, etc.»

Les marchands firent diligence, et deux jours après leur départ, ils remirent cette lettre à un homme blanc nommé Jeronimo de Aguilar, avec tout ce qu'il fallait pour sa rançon. Aguilar alla trouver son maître, qui accepta avec plaisir les belles choses qu'on lui proposait, et lui donna la liberté. Puis il se rendit chez un autre Espagnol, prisonnier comme lui, et qui demeurait dans le voisinage, et lui dit : Voulez-vous être libre, Alonso Guerrero? vous le pouvez, voici de quoi vous racheter. Guerrero répondit : Frère Aguilar, je suis marié; j'ai trois enfants; je suis cacique et capitaine de guerre : pour vous, allez-vous-en, au nom de Dieu! Moi, j'ai la figure marquée; j'ai les oreilles percées comme un Indien. Que penseraient de moi les Espagnols s'ils me voyaient ainsi au milieu d'eux! Regardez mes trois beaux garçons; je les aime tendrement. Je vous prie de me donner pour eux quelques-uns de ces colliers verts, de ces grains de verre que vous avez, et de dire que mon frère me les a envoyés de mon pays natal. La femme de Guerrero, entendant cette conversation, se prit à dire en colère : Qu'est-ce ceci? Eh quoi! ce misérable esclave vient pour séduire mon mari et me l'enlever! qu'il s'en aille. Aguilar insista vainement, et, voyant son compatriote inébranlable, il rejoignit les marchands et se dirigea vers le point de la côte où les deux bâtiments de Cortès stationnaient. Mais les huit jours étaient passés, Ordas avait rejoint la flotte. Le malheureux Aguilar se vit donc forcé de revenir chez son maître indien. Cependant Cortès, désolé du re-

tour de ses deux bateaux, eut bien voulu prolonger son séjour dans l'île pour attendre les marchands, mais il lui fallut mettre à la voile, et déjà il perdait Cozumel de vue, lorsqu'un coup de vent le força d'y rentrer. Celui de ses bâtiments qui portait tous les vivres de la flotte avait éprouvé de grandes avaries, et l'on s'occupait à le réparer, lorsqu'au matin on aperçut un canot qui traversait la baie, venant du continent. On reconnut les messagers de Cortès et avec eux quelques Indiens, et l'on se demandait où étaient les Espagnols, lorsqu'une espèce de sauvage noir et tatoué prononça ces mots : *Dios, santa Maria et Sevilla*. Cet homme fut conduit devant Cortès, et il s'assit à terre comme ses compagnons, à la manière des Indiens. Cortès fit aussi cette question : Où donc est l'Espagnol? Et l'espèce de sauvage répondit : Le voici; il est devant vous. On se réjouit fort de sa venue; on le débarrassa des vieux haillons qui couvraient mal ses épaules et on lui donna des habits; puis on le questionna de nouveau, et l'on apprit qu'il se nommait Aguilar, natif de Ecija. Il avait étudié pour être prêtre, et il était entré dans les ordres. Comme il revenait du Darien à Santo-Domingo avec quinze Espagnols et deux femmes, leur navire fut mis en pièces par un ouragan, et avec lui s'engloutit dans la mer dix mille piastres en or. Aguilar et ses compatriotes, qui s'étaient jetés dans un canot, espéraient gagner Cuba ou la Jamaïque, mais le courant les poussa sur les côtes du Yucatan où les caciques se les partagèrent. Quelques-uns d'entre eux, les plus gras et les plus frais, furent sacrifiés, d'autres moururent de maladie, et les deux femmes succombèrent à de rudes travaux. Lui, Aguilar, s'échappa, et depuis huit ans que ces choses s'étaient passées il demeurait chez un cacique dont il était l'esclave. Ce qu'il savait du pays se réduisait à peu de chose, ayant toujours été employé aux travaux du ménage et à la culture des champs, sans avoir pu s'éloigner de plus de quatre